

Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d'information

Saison 2, épisode 5 : Fanny Taillandier, transcription

Durée : 25 minutes et 36 secondes

Lien article *Balises* : <https://balises.bpi.fr/podcast-par-effractions-fanny-taillandier/>

Licence : [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)

Fanny Taillandier (intro, extrait de l'épisode)

Je me souviens très nettement, quand j'avais 18 ans ou 19 ans, d'avoir découvert la Bpi, parce qu'un copain de fac m'avait dit : « Tu sais que là-bas c'est ouvert, et c'est gratuit, on peut y aller ! » Et d'avoir marché dans le site de Beaubourg, sous ces plafonds qui font au moins 15 mètres de haut, et de me dire : « En fait c'est l'utopie de l'humanité, que ça, ça soit accessible. » Et je m'en souviens vraiment... Ça paraît bizarre de dire ça, mais j'étais transcendée, transcendée par cet accès, ce donné, et où il y a aussi bien des gens extrêmement bizarres qui écrivent sur des mouchoirs en papier pendant huit heures d'affilée, des étudiants en droit, des apprentis médecins, des gens qui viennent regarder les télévisions du monde entier. En fait, c'est Babel, mais en bien. C'est vraiment génial !

Lauren Malka (voix off sur générique d'ouverture)

Vous écoutez Par Effractions, le podcast qui fait entendre les murmures de milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, la Bibliothèque publique d'information. La Bpi est désormais installée dans le bâtiment Lumière à Paris, le temps des travaux du Centre Pompidou. Ce podcast est proposé par *Balises*, le magazine de la Bpi. Aujourd'hui, je rencontre Fanny Taillandier pour son roman *Sicario bébé*, paru aux éditions Rivages. Agrégée de lettres et enseignante, cette romancière construit depuis plusieurs années une œuvre hétéroclite, mais qui confronte à chaque fois nos grands idéaux moraux à la dureté de la réalité matérielle. Dans son dernier roman, *Sicario bébé*, elle détourne les codes du polar pour nous embarquer dans un *road movie* sous haute tension, où l'amour et l'amitié tentent de résister à la violence sociale.

Lauren Malka

Je retrouve Fanny Taillandier à la sortie du métro Cour-Saint-Emilion pour l'escorter jusqu'à la Bpi, ce lieu où, un peu comme dans son roman, tout est 100 % vrai et 100 % fiction.

Lauren Malka

Bonjour, Fanny Taillandier !

Fanny Taillandier

Bonjour ! Je suis arrivée, mais pas par le métro, donc je vous cherchais...

Lauren Malka

Je vous attendais... Vous allez bien ?

Lauren Malka

Ça va, et vous ?

Fanny Taillandier

Très bien.

Lauren Malka

Je vais vous emmener à la Bpi, la Bibliothèque publique d'information. Mais on est mardi, jour de fermeture, donc on va rentrer un peu par effraction. Vous allez avoir toute la bibliothèque pour vous !

Fanny Taillandier

Génial, depuis le temps que j'en rêve de pouvoir y aller le mardi !

Lauren Malka

Alors on y va ?

Fanny Taillandier

On y va !

Lauren Malka

Alors Fanny Taillandier, quel est votre rapport personnel aux bibliothèques ?

Fanny Taillandier

Je suis usagère de bibliothèque depuis toujours, parce qu'en France on a quand même cette chance d'avoir toujours une bibliothèque dans la commune où on vit. Je ne pensais pas que je bosserais autant en bibliothèque, et finalement, depuis l'époque où j'étais étudiante à la fac, je n'ai jamais arrêté d'aller travailler dans les bibliothèques, et spécifiquement à la Bpi d'ailleurs. Ce qui est miraculeux avec la Bpi, c'est qu'il y a toujours le livre qu'on cherche, et qu'en général, à côté du livre qu'on cherche, il y en a un qu'on ne cherchait pas, mais qui répond encore mieux à la question qu'on se posait. Et il y a quand même une émulation d'être parmi des gens qui travaillent. Les jours où on a du mal à s'y mettre, c'est pas mal de pouvoir aller à la bibliothèque de bon matin parce qu'au moins on est sûr·e qu'il n'y aura pas de diversion possible... On ne peut pas procrastiner dans une bibliothèque !

Lauren Malka

Dans *Sicario bébé*, votre nouveau roman, Jen, votre héroïne de 17 ans, qui est enceinte et qui grandit dans un quartier défavorisé, et qui prépare un bac pro, son refuge, c'est le rayon poésie de la bibliothèque. Est-ce que vous avez voulu ici un peu contester le cliché de la poésie réservée aux initié·es ?

Fanny Taillandier

Oui, totalement. En fait, il suffit de passer une journée à la bibliothèque pour voir que les gens ne se dirigent pas vers les rayons, où on s'attendrait à ce qu'ils se dirigent. Et il me semble que c'est particulièrement vrai sur la poésie, parce que la poésie... Il ne s'agit pas d'érudition, il s'agit d'un rapport, un peu comme dans la chanson, assez intuitif, en fait, aux mots. Et donc, Jen, oui, en l'occurrence, elle aime bien la poésie. Elle veut faire un BTS carrières sociales, elle est encore en bac pro, mais elle aime quand même la poésie.

Lauren Malka

Elle dit que ce qui est bien avec la poésie, c'est qu'on ne comprend pas tout, mais ça parle quand même. Je l'ai dit, elle est enceinte, on l'apprend dès le début du roman, et c'est un peu le déclencheur de l'intrigue. Elle est enceinte de Blaise, et l'arrivée de ce bébé, même si le couple est très amoureux, pose un problème concret : le manque d'argent. Est-ce que vous pouvez nous raconter dans quel engrenage Blaise va se retrouver entraîné pour acheter une simple poussette ?

Fanny Taillandier

Blaise, c'est l'amoureux de Jen. Ils sont amoureux depuis le collège. À l'échelle de leur âge de 17 ans, c'est une très très longue histoire d'amour, et surtout ils sont amoureux comme au premier jour. Blaise est éperdument béat d'admiration devant Jen, extrêmement heureux quand elle lui annonce qu'ils attendent un bébé. Puis très vite il se dit : « Bah oui, mais comment on va faire ? » Elle, elle est plus sereine. C'est dans son ventre. Dire qu'elle a le contrôle, c'est beaucoup de dire, mais elle a la puissance en tous cas. Lui, il est un peu face à ce truc de nidification comme on dit parfois, et il n'a aucune ressource, il n'a pas de famille, c'est un enfant de l'Assistance publique, et il panique complètement et il se dit : « Je veux que mon enfant puisse grandir dans des bonnes conditions, je voudrais effectivement une poussette, je voudrais un tricycle, je voudrais qu'il y ait un jardin, qu'on lui achète des fringues à sa taille... » En fait il fantasme aussi ce que c'est qu'être un parent idéal peut-être, et en tous cas ce que ça serait d'être un parent idéal pour un enfant. Lui il est en CAP électrotechnique et il n'a pas validé son diplôme, donc il ne peut pas encore travailler. Il a un copain qui est le gars qui l'héberge parfois, qui est dans sa classe, qui est lui un fumeur de spliff invétéré, qui est à la fois brillant et à la fois, il n'en fout pas une à l'école.

Lauren Malka

Bobby.

Fanny Taillandier

Bobby. Mais qui a toujours des idées hyper saugrenues. Et qui lui dit : « Attends j'ai trouvé un truc sur Snapchat, c'est pour nous. Toi tu sais conduire.... C'est un contrat sur un mec, tu t'occupes de conduire la voiture, je fais le reste et il y a 50 000 euros. » Et là c'est le point de départ pour Blaise. Il y a 50 000 euros possibles, mais c'est à la condition de commettre un meurtre.

Lauren Malka

C'est le point de départ. Ce qui frappe dans le roman, c'est le style. Vous mélangez l'argot d'aujourd'hui et le passé simple. Pourquoi avoir choisi cette langue qui est tellement particulière ? Est-ce que vous avez observé, entendu des personnes qui parlaient de cette façon-là, peut-être pas au passé simple, mais pour vous permettre d'insérer ça et d'en faire de la littérature ?

Fanny Taillandier

Déjà, ça me fait plaisir que ça soit une langue inouïe, parce que je l'ai vraiment travaillé comme ça. C'est-à-dire que je n'ai pas voulu singer un langage oral des jeunes d'aujourd'hui, pas du tout. Ce sont eux qui parlent, c'est Blaise et Jen qui racontent l'histoire, ce sont les deux narrateurs de l'histoire, à tour de rôle.

Ce qui m'importait, c'était qu'on soit très clairement et très directement dans de la littérature, dans un roman. Et pour ça, le passé, les temps du passé, c'est « Il était une fois. » En fait, un récit au passé, ça marche toujours. Dès que c'est au passé simple, on y croit. Parfois quand on entend des petits enfants raconter, ils inventent des passés simples parce qu'ils veulent raconter l'histoire comme ils l'entendent dans les livres. Donc ça me plaisait qu'il y ait ça. Et ça me plaisait de faire jouer cette langue très écrite, très figée, en fait, puisque c'est une langue qu'on ne parle plus du tout, on n'emploie pas le passé simple à l'oral, avec du vocabulaire extrêmement contemporain, avec cette langue qui s'invente en permanence... Parce que l'argot, c'est quelque part l'avant-garde de la langue, dans le sens où c'est l'endroit où la langue est la plus créative. C'est une langue qui est nécessairement cryptée et il y a ce truc où l'on adopte extrêmement vite des mots

qui ne sortent de nulle part ou qui sont des inventions, des inversions, du verlan. Ce qui m'intéressait, c'était de faire jouer les deux et de mettre les deux ensemble : ça crée un effet détonnant que l'argot seul n'a pas et que les temps du passé ou le récit au passé simple n'ont pas non plus employés seuls. Et là ça permettait de faire autre chose.

Lauren Malka

Je vais citer un exemple : « L'homme est un loup pour l'homme, frérot, conclut-il d'un ton sentencieux en éclatant un petit joint. ». (*Rires*)

Lauren Malka

Alors ce livre, c'est un polar, mais c'est surtout un roman très politique. Comment le parcours de Blaise et de Jen illustre la violence sociale de notre société et le manque d'aide et de perspectives des jeunes d'aujourd'hui ?

Fanny Taillandier

En fait, il y a plusieurs choses. Déjà quand j'ai eu l'idée de ce livre, ce qui m'est venu en premier, c'était la voix de Blaise, parce que j'avais lu des comptes-rendus de faits divers qui impliquent de très jeunes hommes, recrutés par les réseaux de narcotrafiquants pour commettre ce qu'on appelle maintenant des « narchomicides », donc des meurtres, et qui sont inexpérimentés au possible. On leur fait miroiter des sommes qu'ils ne voient jamais, puisqu'en général, tueur à gage, ça ne s'improvise pas. Ils se font donc arrêter très vite, ils se retrouvent en prison pour des peines très longues. Et on les saisit à ce moment-là, c'est-à-dire que c'est foutu pour eux. Au moment où ils apparaissent dans la presse, c'est terminé, ils n'ont plus d'histoire.

Ma compassion s'est déclenchée à la lecture de ces histoires-là : il y en avait un par exemple, qui disait, dans le compte rendu de son audition qui était citée par les journalistes, « Je l'ai fait pour aider ma mère. » Je me suis dit que c'était là qu'il y avait quelque chose : il y a du cœur en fait. Même si c'est complètement fou d'imaginer d'aller tuer quelqu'un pour aider sa mère et que c'est évidemment la pire solution possible pour aider sa mère, il y avait cette affection. Donc ça, c'était le point de départ, un point de départ d'empathie. Dans mon pays, aujourd'hui, il y a des jeunes gens, surtout des jeunes garçons, qui sont pris dans cet engrenage-là et qui se retrouvent à faire ça. Ça m'interpelle, en fait, par réflexe presque citoyen, c'est-à-dire que je ne trouve pas ça normal. Ça, c'était le premier temps.

Après, le deuxième temps, c'était que je racontais cette histoire, encore une fois en adoptant le point de vue de Blaise et Jen, donc des enfants de 17 ans aujourd'hui. Blaise et Jen ne sont pas là pour dire qu'il faudrait injecter de l'argent dans les services publics. Ils n'ont pas ce recul-là, ils ont 17 ans. Ils ont un monde qui, comme toute personne de 17 ans, est donné et il va falloir faire avec. Ils essayent de se dépatouiller avec ça. Et le monde qui est donné, effectivement, c'est un monde où Jen apprend auprès de l'assistante sociale qu'elle ne peut pas toucher d'allocation pour l'enfant tant qu'elle est lycéenne, qu'une fois qu'elle sera étudiante, à la limite, elle pourrait toucher quelque chose, mais à condition que son mec, donc Blaise, disparaisse de la circulation, il faut qu'il soit mère isolée. Donc en fait, on ne l'aidera pas. Elle est face à une impasse totale, c'est-à-dire qu'on parle de réarmement démographique et je ne sais quoi, et que les femmes attendent trop tard pour faire des enfants, mais quand il y a une jeune femme enceinte à 17 ans on lui dit « Démerde-toi ma grande, tu n'avais qu'à aller te faire avorter » en gros. Parce que c'est ça le message, il y a quelque chose de révoltant.

Quelque part c'est horrible que ça soit politique de le dire, parce que c'est juste un état de fait, c'est à dire que j'aurais menti si j'avais créé ou inventé une société où ça fonctionnait. Il n'y a aucun service public qui fonctionne, et la raison pour laquelle les services publics sont importants, ce n'est pas parce que c'est public ou que c'est gratuit, c'est parce que

quand on est vulnérable, ce qui est le cas de mes personnages, c'est la seule aide qu'on a. Quand on n'a pas de famille pour rattraper quand on glisse, quand on s'éloigne un peu de l'école, quand on quitte le droit de chemin. Si on a une famille derrière soi, un réseau familial qui permet de dire « Non, regarde, là, tu vas aller faire telle formation ou là en tout cas, tu vas aller te mettre au vert chez la cousine », peu importe... Quand on n'a pas ça, on est très vulnérable. Et il me semble que le but de la société, ça devrait être de protéger ces enfants-là en tous cas.

Lauren Malka

Moi, j'ai une lecture assez personnelle de Bobby, le personnage dont on a parlé tout à l'heure, qui est un personnage secondaire, mais qui, je pense, est vraiment central. Il me fait beaucoup penser aux figures de joueurs chez Dostoïevski ou chez Aragon, où en fait, à chaque fois, c'est un garçon qui nie le pouvoir réel de l'argent. Il dit que c'est de la magie, que c'est de la fiction, l'argent. Et en même temps, il est prêt à mourir pour rafler la mise. Est-ce que vous diriez que, sous ces airs un peu d'adolescent fonceur, Bobby n'est pas le personnage le plus philosophique de l'histoire ?

Fanny Taillandier

Il est effectivement totalement métaphysique. C'est marrant, cette référence à Aragon, merci de la faire, parce que vraiment personne n'en a jamais parlé. Mais dans *Les Voyageurs de l'impériale*, il y a ce personnage dont le nom m'échappe, le personnage principal, qui passe son temps à fantasmer sur l'histoire de John Law, le papier monnaie, tous ces trucs de spéculation qui aboutissent à des banqueroutes et lui est incapable de vivre dans la matérialité concrète, et fuit cela.

Il y a une autre référence. Effectivement il y a Dostoïevski, même si je pense que je suis trop humble pour me dire que c'était un modèle, mais il y a aussi un personnage d'un roman de Giono que j'adore, qui est d'ailleurs cité en exergue de *Sicario bébé*, qui s'appelle *Les Grands chemins*, et qui raconte (c'est un narrateur à la première personne) qu'il croise un gars un peu faustien, comme il y'en a souvent dans les romans de Giono, qui est un type qui joue aux cartes et qui triche aux cartes. Sa passion, ce n'est pas de jouer, c'est de tricher aux cartes. À tel point qu'il se met dans des situations de danger, et de danger et de danger. Et l'autre, le narrateur, qui est un bon gars, ne comprend pas et en même temps est fasciné par ce type qui est aussi un très bon joueur de guitare, donc qui a cette de figure, un peu charmeur, de serpent. J'aime beaucoup ce truc-là.

Effectivement Bobby, en fait, il est métaphysique. On ne sait pas pourquoi il pense ça. En fait, on n'a pas accès, et c'est le seul, on n'a jamais accès à ce qu'il pense, à ses vraies opinions, sauf à la fin du livre. Mais il a ce rapport complètement cramé au réel : il est brillant, c'est-à-dire qu'il est capable de craquer des consoles de jeux, des trucs, des machins... C'est un geek de génie. Il fume des joints toute la journée, il s'enfume complètement la tête, il prend des décisions complètement absurdes où il se met en danger, mais quelque part c'est ça qui fait sa beauté et sa magie... Et puis aussi c'est un personnage qui a été inspiré de gens que j'ai pu connaître. Souvent des jeunes garçons là aussi, mais qui ont quelque part une espèce de sensibilité trop grande pour le réel et qui se mettent dans une sorte d'enthousiasme au sens propre, c'est-à-dire de monter vers le ciel jusqu'à y laisser des plumes. Ce livre est aussi dédié à des amis, dont des amis qui m'ont inspiré Bobby, pour le meilleur et pour le pire d'ailleurs. Après, tous les personnages jeunes sont inspirés des élèves que j'ai pu avoir. Quelque part, ce livre est dédié à tous les plus de mille élèves que j'ai pu avoir dans ma carrière d'enseignante.

Lauren Malka

On va rentrer en salle de lecture...

Lauren Malka

Si vous pouviez choisir une seule salle de cette bibliothèque où passer la nuit, par exemple, ce serait laquelle ?

Fanny Taillandier

Je crois que ça serait le rayon Histoire ou Géographie. C'est à la Bpi que j'ai découvert que j'aimais autant la géographie et aussi l'anthropologie. Moi, je venais à la Bpi, étudiante en Lettres. Je ne mettais jamais en lettres pour une raison tout à fait juvénile : les gens en Lettres étaient moins beaux, en tous cas moins à mon goût que les gens en Sciences humaines ! Donc, j'allais plutôt en Sciences humaines pour avoir des camarades plus beaux à regarder. Et c'est comme ça que j'ai découvert qu'il y avait autant de branches de savoir. Je me souviens très nettement, quand j'avais 18 ans ou 19 ans, d'avoir découvert la Bpi parce qu'un copain de fac m'a dit « Tu sais que là-bas, c'est ouvert, c'est gratuit, on peut y aller ! » Et d'avoir marché dans le site de Beaubourg, sous ces plafonds qui font au moins 15 mètres de haut, et de me dire : « En fait, c'est l'utopie de l'humanité, en fait que ça, ça soit accessible ». Ça paraît bizarre de dire ça, mais j'étais transcendée, transcendée par cet accès, ce donné. Et où il y a aussi bien des gens extrêmement bizarres qui écrivent sur des mouchoirs en papier pendant 8 heures d'affilée, des étudiants en droit, des apprentis médecins, des gens qui viennent regarder les télévisions du monde entier. Enfin en fait, c'est Babel, mais en bien. C'est vraiment génial !

Lauren Malka

Alors, je vous ai demandé de choisir trois œuvres qui ont compté pour vous. Vous allez nous donner trois indices pour faire deviner les titres aux auditeurs et auditrices. Quel est le premier indice ?

Fanny Taillandier

Le premier indice, c'est un livre que peu de gens connaissent, je pense, à part les étudiant·es en Lettres, mais le nom de famille est le nom d'un célèbre dictionnaire.

Lauren Malka

C'est en Littérature générale je vous laisse le prendre... Le deuxième indice qui est en littérature française ?

Fanny Taillandier

Alors le deuxième indice, le titre, enfin une partie du titre d'une chanson magnifique du Velvet Underground chantée par Nico.

Lauren Malka

Alors pour le troisième indice, on va aller en littérature étrangère.

Fanny Taillandier

Le troisième indice, la plus grande romancière américaine, je pense.

Lauren Malka

On a les trois livres. Direction le studio pour que vous nous parliez de ces trois livres.

Entrent dans le studio d'enregistrement du Lumière. Bruit de porte qui se referme.

Lauren Malka

Fanny Taillandier, quel est le premier livre dont vous avez choisi de nous parler ?

Fanny Taillandier

C'est le premier livre qui m'est venu quand j'ai eu votre consigne de trouver des livres dans les rayons de la Bpi, parce que je pense que je l'ai lu à la Bpi. Donc son nom de famille est un nom de dictionnaire. Il s'agit de Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*. C'est un livre qui était vraiment prescrit à la fac en licence de Lettres, et donc il fallait absolument le lire.

J'avais gardé un souvenir très fort de ce bouquin, parce que l'autrice a cette théorie que tous les grands romans de la littérature des 19^e et 20^e siècles sont habités par la figure du bâtard. Elle appelle ça la figure du bâtard. Le bâtard, c'est un enfant illégitime qui conquiert le monde. J'avais vraiment gardé cette image très forte d'une illégitimité sociale ou économique. Souvent, le bâtard, c'est parce que son père ne l'a pas reconnu, mais ça a un sens un peu plus large, qui permet de dévoiler toutes les strates de la société. L'exemple type, c'est Rastignac qui arrive seul à Paris, ou Julien Sorel qui a renié ses origines familiales et qui va essayer de gravir les échelons de la société dans *Le Rouge et le Noir*. J'avais été assez fascinée par cette idée-là, qu'on pouvait résumer toute cette entreprise gigantesque et colossale européenne de romans réalistes à une idée de revanche sur une mauvaise naissance, et que c'était cette revanche individuelle et cette hargne qui étaient liées à un manque, à une figure d'orphelin, qui permettait de dévoiler le monde réel.

C'est marrant parce que du coup je me suis replongée dans ce livre pour préparer notre entretien. Je ne me souvenais pas du tout que c'est un livre extrêmement dogmatique sur un terrain bien précis qui est celui de la psychanalyse. C'est un livre où Marthe Robert essaye de rattacher l'intégralité de la littérature réaliste au complexe d'Œdipe. À un moment, elle dit quelque chose comme « Heureusement que Freud était là pour mettre au jour le roman familial, parce que grâce à Freud, on a compris les choses qui travaillaient intérieurement ces fameux bâtards, donc le complexe d'Œdipe. » Mais elle ne se dit pas du tout, et c'est là où c'est quand même très dogmatique, et aussi daté, je pense, que peut-être que si Freud a eu l'idée que le roman familial était si central, c'est parce qu'il vivait dans l'époque de l'âge d'or. Du roman familial, justement.

Et donc j'ai trouvé ça assez marrant, en fait, à des années d'écart, comment on garde quelque chose d'une lecture, il y a quelque chose qui est très nourrissant, qui m'a structurée dans ma réflexion et qui, en fait, ne correspond pas du tout à la thèse de l'autrice. Mais en tout cas, ça m'a permis, à une certaine époque, quand j'étais étudiante, de comprendre que les romans... Même petite, j'avais l'impression que j'accédais au savoir en lisant des romans, ce qui est quand même assez paradoxal, puisque c'est de la fiction assumée. Mais j'étais convaincue et quand j'ai découvert Balzac (je faisais partie des quelques *geeks* qui, au collège, adoraient lire Balzac), en fait j'aimais bien Balzac pas pour les histoires, parce que dans l'ensemble je ne comprenais pas les histoires, mais parce que j'avais l'impression qu'il me montrait vraiment comment c'était il y a un siècle. Du coup j'avais accès à une connaissance.

Peut-être que c'est une fiction, cette grande fiction du bâtard, en plus comme elle le rattache à la psychanalyse c'est encore plus une fiction, puisque tout le monde peut se prétendre bâtard à un moment pour régler son complexe d'Œdipe ou sa névrose comme elle le dit. Mais en attendant, il montre quand même vraiment le réel.

Lauren Malka

Roman des origines et origines du roman de Marthe Robert. C'est paru en 1977 chez Gallimard dans la collection Tel. Quel est le deuxième livre dont vous voulez nous parler ?

Fanny Taillandier

Alors le deuxième livre, c'est *Fatale* de Jean-Patrick Manchette, qui est un auteur de romans noirs. Il en a fait une grosse dizaine dans les années 1970 - 80. *Fatale*, c'est un

livre qui se passe dans une petite ville sur la côte normande et où le personnage principal, qui est une femme, arrive avec des intentions extrêmement criminelles envers la petite communauté locale. C'est une sorte de reprise inversée de *Madame Bovary*. On a la Normandie, cette femme qui n'a rien pour elle, sauf que là, c'est Madame Bovary qui aurait un flingue.

Il y a un truc extrêmement jouissif à lire ce livre parce que justement ce cadre réaliste très connu de la France provinciale, qui est quelque chose qui a été exploité et surexploité dans la littérature romanesque, tout d'un coup, ça devient le cadre où il y a une nana comme dans *Kill Bill*. Elle est hyper forte, elle a des techniques de déguisement, elle a tout compris avant tout le monde, c'est hyper jouissif. Et en même temps, il y a un hommage assez appuyé à Simenon, qui est un auteur que j'ai pu, par moments, dévorer de manière vraiment boulimique, les Maigret mais aussi les autres romans, qui se déroulent dans des petites villes qui sont pratiquement des vases clos ou des quartiers, des faubourgs avec des décors qui sont à la fois très précis et un peu pointillistes, mais qui donnent une ambiance très forte et des personnages qui évoluent là-dedans avec beaucoup de non-dits.

Je suis très sensible à ça, et Manchette va plus loin que Simenon dans le côté noir parce que les intrigues sont encore plus invraisemblables. Et je dis bien « encore plus » parce qu'en fait Simenon aussi, c'est invraisemblable les trois quarts du temps. Et c'est ça qui est génial dans le roman noir, c'est que c'est invraisemblable, mais ça permet encore une fois d'accéder à un monde réel. C'est l'invraisemblance qui permet d'y aller.

Lauren Malka

Fatale de Jean-Patrick Manchette. C'est un roman paru en 1978 chez Gallimard et l'édition que vous avez entre les mains, c'est le volume des romans noirs paru en 2005 chez Quarto Gallimard. Quel est le troisième livre que vous avez choisi ?

Fanny Taillandier

Le troisième livre que j'ai choisi, c'est *Paradis* de Toni Morrison. C'est une autrice que j'ai, je crois, malheureusement découverte à l'occasion de son décès, mais qui depuis me fascine et que je n'ai plus trop quittée parce qu'elle a vraiment une puissance évocatoire qui est assez incroyable.

Paradis est une histoire assez épique de fondation de ville par des réprouvés, et puis ensuite de scissions au sein de cette petite ville qui vont créer des conflits tels que ça va se finir dans un bain de sang. Et même ça commence dans un bain de sang, il y a plein d'allers-retours dans la narration.

Toni Morrison a cette puissance américaine qu'on associe à Faulkner, mais elle le fait avec la sensibilité d'une femme, c'est déjà pas mal. Et en plus, noire américaine, enfin afro-américaine, ce qu'elle n'aimait pas du tout d'ailleurs qu'on mette en avant, donc je n'en parlerai pas plus que ça.

Je pense que ce qui fait que ça me touche, c'est que Faulkner, en France, on le connaît aussi grâce à Giono et à cette bande-là, et qu'en fait, on reste dans cette espèce de roman qui, justement, dépasse le contrat réaliste. Avec une trajectoire, mais qui devient une espèce de buissonnement qui, à la fin, fait tout un univers. Et elle, vraiment, dans *Paradis*, on pourrait être dans le comté fictif de Faulkner, à la différence que tous les personnages, les dix, sont des réprouvés. Des personnages noirs dans un état, alors je vais dire une bêtise sur l'état, mais un état du sud des États-Unis, où la ségrégation a fait rage, où ils ont été virés à plusieurs reprises des villes où ils essayaient de cohabiter, après l'abolition de l'esclavage, avec les Blancs, et donc ils ont décidé de créer un monde fondé sur la pureté raciale. C'est là que c'est très intéressant, c'est qu'on pourrait se dire « ah c'est une sorte de roman un peu revanchard qui va rétablir ce que les Noirs américains n'ont pas pu avoir dans le réel, là ça va le rétablir parce qu'ils ont créé leur

utopie ». Sauf que l'utopie, comme toute utopie, une fois mise à l'épreuve de la réalité des caractères et des personnages, devient l'inverse d'un paradis. C'est-à-dire que la pureté raciale n'est pas une bonne idée non plus pour eux. Il y a cette espèce à la fois de schématisation hyper expérimentale sur ce que c'est qu'une société, et le souffle dont je parlais.

Et puis en me documentant, j'ai lu le discours qu'elle a prononcé quand elle a reçu le Prix Nobel en 1993, qui est un discours incroyablement beau vraiment, qui est à la fois aussi une narration mais qui est une vraie réflexion, et où elle met en garde, c'était en 1993 mais c'est très actuel, contre ce qu'elle appelle le langage mort. Je propose une traduction qui est un peu approximative mais qui est celui du pouvoir des dominants, quelle que soit la forme de domination. Elle dit que c'est un langage qui est incapable d'intégrer l'interrogation. Là, je la cite : « Il ne peut ni former, ni tolérer des idées neuves, ni esquisser d'autres pensées, ni raconter une autre histoire, ni rompre les silences circonspécts. »

Je trouve cela très intéressant, parce que ce qu'elle dit, c'est que le rôle de la littérature, parce qu'évidemment, elle y oppose un langage vivant, qui est celui qu'elle a la charge et que les auteurs ou les écrivains ont la charge de transmettre, c'est de remettre de l'interrogation. Et que ce qui est important, ce n'est pas tant ce qu'on raconte, c'est le fait que ça interroge. Parce que quand on ne s'interroge plus, on ne peut plus avoir d'idées neuves. Et que là, effectivement, ce n'est pas seulement le langage qui meurt, c'est toute civilisation quelque part. J'ai trouvé que c'était extrêmement fort. Et aujourd'hui, elle ne voit pas, de là où elle est, l'Amérique telle qu'elle est devenue ou même l'Occident, puisque l'Europe est quand même très atlantique, mais qu'en fait, on en est à peu près là : un langage qui ne veut plus d'interrogation et qui donc nous pousse à refuser de raconter les autres histoires ou à remplir les silences de l'Histoire.

Lauren Malka

Paradis de Toni Morrison, c'est paru en 1998. C'est le premier roman qu'elle a écrit après son accession au prix Nobel de littérature. C'est traduit de l'anglais par Jean Guilloineau chez Christian Bourgois.

Lauren Malka

Merci Fanny Taillandier !

Fanny Taillandier

Merci beaucoup Lauren Malka !

Lauren Malka (voix off sur générique de fin)

Merci à Fanny Taillandier pour sa participation. Vous pouvez découvrir *Sicario bébé*, paru aux éditions Rivages, en bibliothèques et en librairie. Pour écouter nos précédents épisodes, consacrés notamment à Bertrand Guillot, Rebeka Warrior, Louise Browaeys, James Noël, Victor Pouchet... Agnès Desarthe, Alice Zeniter, Ramsès Kefi, Juliette Drouar et d'autres, rendez-vous sur le site de la Bpi, sur son magazine *Balises* et sur toutes vos plateformes de podcasts habituelles. Si vous aimez nos épisodes, n'hésitez pas à nous le faire savoir en vous abonnant et en ajoutant des cœurs et des étoiles.

À bientôt !